

L'ANARCHIE **CONTRE LE SYNDICALISME**

Articles antisyndicaux publiés dans *l'anarchie*
(1905-1914)

TABLE

- 4 - Maxime Mario : Les Anarchistes & les Syndicats
- 6 - Lautrou : L'Antisyndicalisme
- 8 - Free (Albert Libertad) : Le Syndicat ou la mort
- 14 - André Lorulot : La Faillite du Syndicalisme
- 18 - Le Rétif (Victor Serge) : Notre Antisyndicalisme
- 26 - Hael (André Lorulot) : La Tyrannie ouvriériste

Les Anarchistes & les Syndicats

Le Syndicalisme, celui à l'églantine et au drapeau rouge, est en vogue chez Populo.

Par décision votée par les antivotards de la C.G. du T. le syndicat fera de Populo un syndiqué conscient.

De partout des ordres du jour sont votés approuvant la tactique révolutionnaire-anti-votarde de la C. G. du T. « Les camarades qui sont partisans, etc... »

De partout on dit que la tactique de la C. G. du T. est éminemment anarchiste, les militants syndicalistes sont presque tous, paraît-il, des anarchistes. « Le syndicat est l'école de la révolte. »

Il convient de nous occuper de ce mouvement, d'étudier ce qu'il est, quels résultats il pourrait donner.

En effet, le syndicat, c'est l'école de la révolte. Un des militants syndicalistes, élu grâce à une majorité membre du Comité confédéral, explique clairement l'imbécillité de l'idée de majorité. Au syndicat, on apprend à Populo, fabricant de canons, de fusils, que la guerre et l'armée doivent disparaître ; on lui apprend aussi à discuter les prix de façon des fusils et des canons.

Au syndicat, on apprend à Populo, gardien de prison, que les hommes sont frères et on lui apprend aussi qu'il faut demander quelques sous de plus à M. le Ministre pour son service de chien de garde.

Au syndicat, on apprend à Populo fabricant d'autorité qu'il est idiot de voter mais on lui apprend aussi à voter pour savoir s'il est fatigant de travailler 10 heure par jour, s'il est utile de gagner 3 sous de plus ; s'ils ne craignaient pas de pa-

raître trop... anarchistes, les militants syndicalistes feraient voter Populo pour savoir s'il est idiot de voter et Populo marcherait.

La Majorité a dit qu'il était fatigant de travailler 10 heures ou 12, elle aurait pu dire que c'était logique, Populo, le syndiqué conscient, se serait incliné.

Concluons de tout cela que les anarchistes doivent participer au mouvement ouvrier révolutionnaire, que le syndicat est bien l'école de la révolte !

Il convient de faire entendre nos voix, parfois gênantes, dans ce troupeau, ce bétail syndiqué et syndicaliste. Il convient que les anarchistes se déclarent nettement antisyndicalistes. Il est faux que le syndicat soit l'école de la révolte ; c'est, au contraire l'organisme d'adaptation au milieu, fabriqué par la bêtise des ouvriers. On y apprend le respect de la majorité, on y perpétue l'esprit de corporation, on y fait de la politique de métier.

Le syndicalisme, que de nombreux camarades ont considéré soit comme un but soit comme un moyen, perpétue l'abrutissement de la masse, nous devons le combattre.

Pour être un syndiqué conscient il faut faire abnégation de sa personnalité, être décidé à s'incliner devant la majorité. Un anarchiste dans un syndicat doit donc être un élément de désorganisation.

Maxime MARIO

l'anarchie N° 51, jeudi 29 mars 1906

L'Antisyndicalisme

Lorsqu'on vit au milieu des syndicalistes, on est comme tout imprégné de leurs arguments et il faut faire appel à son individualité pour réagir et pouvoir les réfuter.

Un syndicat n'est, pour moi, qu'un groupement de gens de toutes idées, imbus de toutes les religions, de fanatiques de toutes les politiques faisant la paix sur une question économique et croyant pouvoir agir sainement sur ce point alors qu'ils agissent imbécilement sur tous les autres. Le travail qui s'y fait n'est qu'un travail de réformes faisant durer la société actuelle. L'idée syndicaliste devient le dogme syndicaliste en dehors duquel il n'y a pas de salut.

Les soi-disants malins (des sots et des fourbes, bien souvent) y cultivent la politique et font repousser la science ; tâchent d'y arriver à tout prix. Une partie, par cette échelle cherche à monter aux mandats municipaux législatifs, pruden-tiaux, au Conseil supérieur, etc. L'autre, et les libertaires ne dédaignent pas ce tremplin, se contente des mandats syndicaux, places à la Bourse du Travail, à la C.G.T., aux Fédérations différentes.

L'entrée au syndicat est marquée par la mise en livret immédiate, on est marquée sur le cahier public. On tombe sous l'autorité des lois de son milieu ; sous la surveillance des flics corporatifs. Toute l'action directe se manifeste (surtout en province où je me trouve) par des balades sentimentales, drapeaux en tête. Dans le cortège se dessine la marche en zig-zags de sa majesté l'alcool. Cela ressemble à une procession cléricale ; on n'a rien à leur envier.

Si l'on demande à un ouvrier que signifie le chiffon porté si religieusement, il répond : « C'est le signe de ralliement dans les combats futurs. » L'avenir, toujours l'avenir ! Ils sont prêts, comme ceux du drapeau du régiment, à se faire trouser la peau pour le défendre.

Le syndicat ramasse de l'argent qu'il met à la caisse d'épargne, ou en placement d'Etat, consolidant sans le savoir les gouvernements qui maintiennent le servilisme ouvrier. Il en envoie à la C. G. T., pour faire vivre les délégués des délégués.

Je ne cherche pas à donner tous les arguments contre le syndicalisme dans cet article, d'autres le feront sans nul doute ; je cherche simplement à manifester l'opinion que beaucoup d'individus ont en province, mais qu'ils ne peuvent jamais formuler, ne sachant où la dire, où l'écrire.

A Brest, comme en tant d'endroits, on ne peut causer qu'en sacrifiant une partie de ses idées. Ce que je désirerais, c'est la formation d'un milieu libre, de Causeries populaires où tous les individus pourraient entrer, discuter leurs idées, leurs dogmes. Je crois qu'il en sortirait quelque logique. Il faudrait évidemment laisser la plus grande liberté d'entrée pour que beaucoup d'individus s'y intéressent. Trouvera-t-on une demi-douzaine d'hommes ayant assez de force afin de ne pas imposer « leur dogme » a priori, pour lancer ce travail dans notre ville.

LAUTROU

l'anarchie n°13, jeudi 6 juillet 1905

Le Syndicat ou la mort

On dit que les loups ne se mangent pas entre eux.

J'ai trop peu de notions personnelles sur les mœurs de ces bêtes pour me permettre de croire ce dicton moins idiot que la plupart des dictons.

Si par hasard il était exact, ça ne prouverait pour nous qu'une chose : c'est qu'entre les hommes et les loups, il y a, par surcroît des distinctions zoologiques, une sacrée différence d'appétits.

Il est probable et certain que la *civilisation*, si merveilleusement favorable au développement de nos instincts les plus sauvages, a détruit chez nous les scrupules que notre férocité avait peut-être de communs, en des âges meilleurs, avec celle des loups.

Nous n'en sommes plus, hélas ! à l'anthropophagie vulgaire ; celle qui se contente d'égorger, de découper, de faire cuire et de digérer proprement notre humaine viande. Ces procédés simplistes sont relégués sous quelques latitudes tropicales, ou de moins en moins, paraît-il, on les applique.

Chez nous, dans nos bon pays privilégiés, où le Progrès a fait son chemin, on s'entre-dévore avec une gloutonnerie d'autant moins scrupuleuse que de mille manières faciles, sinon très agréables, nous pouvons nous cuisiner.

Mais naturellement, comme dans toutes les manifestations du Progrès déjà nommé, c'est l'ouvrier, c'est le prolétaire qui marche toujours en tête. Souverains, financiers et bourgeois, ne dédaignent pas de se manger entre eux. Pourtant, soit leur goût peu friand d'une alimentation qu'ils sont exposés à fournir après en avoir usé, soit que manger du peuple ait

pour eux plus d'appât, c'est à ce dernier régime alimentaire que les susdits presque généralement donnent la préférence.

Le prolétaire, lui, n'a pas de ces dégoûts. Il s'aime à toutes les sauces et, bien ou mal assaisonné, jeune ou vieux, tendre ou coriace, mâle ou femelle, il se dévore avec un appétit qui est même à peu près le seul témoignage croissant d'estime qu'il s'accorde.

Allez à la ville ou dans les campagnes, entrez à l'usine, à l'atelier, au bureau, partout enfin les pauvres turbineurs travaillent opiniâtrement à grossir la fortune d'un maître quelconque, partout vous constaterez que, après le désir ardent de conquérir et de garder l'estime du patron, le sentiment le plus répandu est l'acharnement à lutter contre les compagnons de travail ou de misère.

Est-il vraiment fier de son asservissement ? heureux de sa gueuserie ? On ne sait. Mais l'ouvrier se montre de plus en plus féroce jaloux de quiconque au même rang que lui, rivé à la même chaîne, tente de briser ses liens et de reprendre un peu de bien-être et de liberté.

En est-il un qui refuse de loger dans un quartier sale ou dans une caserne puante ? Qui préfère de bons ou beaux vêtements de son choix aux livres de travail ? Qui matériellement et intellectuellement élève ses désirs, raffine ses goûts ? Qui, surtout enfin, cherche à s'affranchir de toute domination patronale pour travailler seul à son gré ? C'est aussitôt, presque de toutes parts dans les rangs de ses frères, un cri de haine furieuse.

En est-il un autre au contraire qui, cherchant par d'autres moyens à protester contre le labeur imposé ou à témoigner son dégoût de la vie domestique, se réfugie dans la

privation de tout pour ne point *travailler* ; se condamne aux nuits sans abri, aux jours sans nourriture, aux intempéries sans vêtement ? Contre cet échappé sur une route opposée, c'est de la part des mêmes compagnons de chaîne le même cri qui furieusement s'élève.

Il ne faut, en somme, pour l'ouvrier, chercher un commencement de liberté ou prendre un acompte au bonheur ni dans le travail libre ni dans l'oisiveté franche ; ni dans le mieux, ni dans le pire. Il faut rester là ; dans le rang, sous l'œil et le front du maître, docilement, patiemment, comme les camarades... et ne pas faire le malin !

Volontiers encore on pourrait s'imaginer que la servitude acceptée, le travail salarié bien admis, le joug commun supporté sans réplique, l'ouvrier dans ses conditions trouve chez ses pareils une sympathie quelconque, une solidarité plus grande, une compensation plus ou moins douce à sa part consentie de misère.

Supposition naïve !

Les travailleurs sont non seulement impitoyables à qui déserte leurs rangs pour s'élever ou s'écarter, pour jouir ou pour souffrir, mais à qui surtout peine et reste parmi eux.

Un maître, un contre-maître ont-ils besoin d'une garde, d'une surveillance, d'une police, d'une défense contre un ou plusieurs de leurs asservis ? Ils ne trouveront pas neuf fois sur dix de plus fidèles gardiens, de plus actifs défenseurs que chez les compagnons mêmes de ces malheureux.

On dénonce chaque jour, avec raison d'ailleurs, et trop peu violemment c'est certain, l'Administration et la Compagnie qui révoquent, les patrons qui renvoient, les propriétaires qui chassent, les enrichis qui repoussent.

La canaillerie de ces gredins n'est point atténuée par la lâcheté de ceux qui les servent. Mais cette lâcheté non plus n'a pas d'excuse.

On entend parfois dire que le malheureux aigri par son impuissance, le travailleur irrité par son continuel et inutile effort en conçoivent de mauvais états d'esprit dont les semblables paient les méchants caprices, à défaut des maîtres trop haut placés pour être atteints.

On peut aller loin avec une théorie pareille !

Les Travailleurs ne s'aident pas, se nuisent même, c'est indéniable. Ils le font au moins dans la pratique, ce qui est essentiellement grave.

Pour défendre une telle attitude, toutes les raisons imaginées sont mauvaises.

Sous prétexte d'affranchissement, le prolétariat donne à l'heure actuelle un pitoyable exemple de son entêtement dans la servitude et de sa volonté farouche d'y tenir emprisonné le plus grand nombre possible de ses propres enfants.

Le prolétariat se forge une chaîne nouvelle et plus lourde, invente pour son usage personnel un patronat plus in-traitable, une autorité plus tyrannique que tout ce que lui avait imposé le passé.

Le syndicat est pour le moment le dernier mot de l'imbécillité en même temps que de la férocité prolétariennes.

Ce nouveau système d'entre-égorgement se propage dans le monde des travailleurs. Et l'empressement des pouvoirs publics ou des puissances privées à n'y opposer que d'hypocrites résistances est d'une logique parfaite.

Les syndicats disciplineront plus fortement qu'elles ne l'ont jamais été les armées du Travail et les feront, bon gré mal gré, de meilleures gardiennes encore du Capital.

Dans une récente beuglerie électorale, un ouvrier typographe est venu proclamer du haut d'une tribune que tous les ouvriers non syndiqués *étaient les ennemis du prolétariat, de faux frères*, pour lesquels on ne devait avoir ni ménagement ni pitié !

Et la foule de syndiqués a frénétiquement applaudi.

Les autres travailleurs peuvent crever de faim, de maladie, de misère.

Les patrons ou les compagnons qui leur viendraient en aide seraient de ce fait dénoncés à l'indignation publique.

Le syndicat ou la mort.

Nous n'en sommes pas là tout à fait, mais à peu de choses près en réalité. Et pour peu que ce monstrueux aveuglement s'aggrave, l'alternative s'imposera sans rémission.

Il ne manquait, en vérité, plus que cela pour compléter la sinistre farce d'émancipation dont on nous aura bernés depuis plus de cent ans.

Le moins qu'on puisse risquer à dire cela d'ailleurs, aujourd'hui, et de s'entendre qualifier de crétin en matière d'économie sociale.

A se laisser dévorer par le Capital ou bien à se dévorer entre eux (et pour l'instant, l'un et l'autre s'accomplissent à la fois), on peut prévoir, sans grande fatuité, vers quelle espèce d'affranchissement marchent les prolétaires !

Se décideront-ils à essayer autre chose ?

FREE

[Pseudonyme d'*Albert Libertad*]
l'anarchie N° 89, jeudi 20 Décembre 1906

La Faillite du Syndicalisme

La Révolution est en danger !

Le Prolétariat est abandonné !

La Bourse du Travail est menacée !

Les nombreux bars et cafés avoisinant ce monument se remplissent des rumeurs et du bruit des conversations animées des travailleurs syndiqués, conversations qui se prolongent encore plus tardivement qu'à l'ordinaire, à grand renfort de tournées.

Il paraît que l'étang bourbeux des grenouilles ouvrières va être troublé par un nouvel épisode de la lutte commencée depuis longtemps déjà, dans les syndicats entre les réformistes et les révolutionnaires.

Comme, cette fois, les réformistes semblent avoir la victoire, c'est l'explication de l'affolement de leurs adversaires voyant se produire une crise redoutable de laquelle ils sortiront bien affaiblis.

Le prétexte donné est l'agitation des récentes réunions véhémentes organisées à l'occasion du voyage de M. Alphonse numéro treize, violences et excitations demeurées du reste dans le domaine platonique des coups de gueules (n'en soyons pas étonnés).

Ces Messieurs du Conseil Municipal ont bien tort de prendre ombrage pour si peu de chose, qu'auraient-ils fait si les agitateurs avaient agi au lieu de se borner à conseiller de le faire.

S'ils ont prononcé à la tribune des paroles incendiaires contre le petit roi, en revanche on ne les a pas vus sur le par-

cours où ils auraient pu appliquer leur thèse. (Mais, passons, n'en parlons plus).

Quoiqu'il en soit, les socialistes vont en profiter pour refondre le règlement qui régit la Bourse du Travail.

La représentation des syndicats sera proportionnelle au nombre des adhérents et comme les syndicats les plus nombreux (Fédération du Livre, Travailleurs municipaux, Gaz, etc.) sont imbus d'idées modérées, il est certain que les révolutionnaires et les libertaires vont se trouver chassés de la place.

L'oeuvre de l'action directe préconisée par ces derniers semble bien compromise.

Encore une illusion qui s'envole !

Les anarchistes en entrant dans les syndicats avaient manifesté l'espoir que leur intrusion put les modifier, en en faisant des milieux d'agitation et des centres d'éducation.

Ils se sont leurrés, aucune évolution semblable ne s'est produite, les mentalités sont restées les mêmes, la bibliothèque n'est pas plus fréquentée, les syndiqués lui préfèrent toujours le comptoir.

Le rapprochement de l'Anarchie et du Syndicat n'a engendré que ce fœtus — la journée de huit heures — qui n'arrivera même pas à son terme — le premier mai 1906.

Oui, c'est pour des foutaises de ce genre (journée de huit heures, repos hebdomadaire, bureaux de placement, etc.) que des anarchistes plus ou moins énergiques se sont englués dans les syndicats.

Anarchistes, ai-je dit ?

Un doute me vient. — Sont-ce bien des camarades qui sont entrés dans ces organisations broyeuses d'individus ; sont-ce bien des anarchistes pour se plier ainsi aux exigences

ridicules des règlements de ce parlement ouvrier ! Je préfère croire qu'ils n'ont jamais compris d'une façon intégrale la valeur et la force de la philosophie anarchiste basée toute entière sur l'autonomie et le développement complet de l'individu.

Cet événement, en chassant les illusions que des camarades sincères pouvaient avoir encore, aura un heureux résultat.

Ce nouveau règlement, en détruisant la légende syndicaliste révolutionnaire « chère à M. G. Paul », ramène le syndicat à sa conception véritable (bureaux de placement, centre purement professionnel et corporatif, assurance contre le chômage et la maladie, en un mot société mutualiste).

Saluons donc cet événement qui va permettre aux camarades sincères moisissant dans ce milieu infect de revenir parmi nous se livrer à un travail utile, à une propagande efficace. Espérons qu'ils ne seront pas tous atteints d'une façon incurable.

Syndicalistes, puisque la besogne illusoire à laquelle vous vous adonnez, va vous être rendue impossible, venez nous aider à réaliser l'harmonie individuelle par laquelle sera obtenue l'harmonie sociale si désirée !

Cela vaudra mieux que de consolider la société actuelle par la contribution au rouage syndical qui est une adaptation à l'organisation capitaliste.

André LORULOT

l'anarchie n°15, jeudi 20 juillet 1905

P. S. — On m'apprend (sous toutes réserves) que la commission administrative de la Bourse du Travail, a décidé de soumettre au Conseil municipal un projet de règlement amendant celui de M. Lajarrige.

Ce projet supprimerait tous les rouages inutiles dans la C. G. T (secrétaires de syndicats, prud'hommes, délégués, élections, cotisations, paperasses, etc.) pour ne conserver que le strict indispensable au bon fonctionnement de la machine syndicale.

Je doute que ce projet prévale, mais, par la même occasion je conseille à nos amis de ne pas hésiter à rejeter du sein de la C.G.T. toutes les corporations inutiles (alcool, tabac, armes, bureaucratie, etc.).

A toi, L. A. Borieux¹

A. Lor.

[André Lorulot]

1 L. A. Borieux : pseudonyme d'Albert Libertad.

NOTRE ANTISYNDICALISME

Dès aujourd'hui, en vue de la prochaine campagne anti-parlementaire, les anarchistes se sont divisés en deux groupes entre lesquels la conciliation paraît impossible : les syndicalistes et les antisyndicalistes.

Les camarades de l'autre bord, dans une brève déclaration à laquelle il convient de reconnaître le double mérite de la netteté et de la franchise, ont dit ce qu'ils veulent et ce qu'ils sont. Leur campagne anti-parlementaire servira de base à une agitation syndicaliste-révolutionnaire.

C'est donc sur ce terrain que nous nous rencontrerons avec eux. Après que Lorulot a précisé ce qu'est notre antiparlementarisme, il est bon, je crois, de préciser ce que doit être notre antisyndicalisme.

Ce thème a été déjà discuté et rediscuté des milliers de fois parmi nous, et il faut reconnaître que les arguments échangés de part et d'autre ont souvent été d'une puérilité déconcertante. N'ai-je pas entendu, pas plus tard que la semaine dernière, des copains reprocher aux syndicats d'établir des cotisations fixes et les comparer à des impôts ? Et d'autres les défendre en racontant que dans telle association professionnelle on faisait des causeries éducatives ! Ordinairement c'est avec de semblables futilités que l'on attaque le mouvement syndical et qu'on le défend. Ou bien l'on ergote à perte de vue sur des à-côtés de la question, tels le fonctionnarisme de la C.G.T., l'arrivisme des meneurs, l'autoritarisme de la méthode révolutionnaire...

Ce sont là des détails qu'il est sans nul doute intéressant de connaître et utile de critiquer. Mais notre antisyndicalisme

se base, je crois, sur des arguments plus sérieux, plus profonds, et il importe que dans la prochaine bataille antiparlementaire nous ayons autre chose que ces clichés à opposer aux théoriciens de l'action ouvrière.

Ce n'est pas déclamer contre les démagogues de la rue de la Granges-aux-Belles qu'il nous faut faire ; ce n'est pas davantage discuter à n'en plus finir s'il est avantageux ou non de faire partie d'une association corporative ; ce n'est pas même d'élucider la question de savoir si l'on peut y faire de la propagande anarchiste. Oui, il y a peut-être intérêt à faire partie d'un groupement de métier ; oui, on peut parfois y faire de la bonne besogne anarchiste. De même qu'il y a intérêt présentement à être un bon soldat et un bon ouvrier. De même qu'il est parfois possible de semer des idées à la caserne. Mais tout cela ne prouve rien ni pour, ni contre le syndicalisme. *C'est le principe même du syndicalisme qu'il faut attaquer pour en démontrer l'inanité et les conséquences dangereuses.*

*

* *

Voyons d'abord quelle est la théorie syndicaliste et sur quoi elle repose. On peut la résumer ainsi :

Deux classes sociales adverses existent et sont en présence : possédants oisifs et non-possédants travailleurs, ceux-ci de beaucoup les plus nombreux.

Tout le mal social provient de ce que la possession des moyens de production permet à la minorité dite bourgeoise de pressurer et d'exploiter la majorité dite prolétarienne. A cet état de choses il n'y a qu'un remède : que les prolétaires se

groupent entre eux par associations corporatives unies en une vaste confédération — association de classe — et qu'ils battaient pour arracher chaque jour à la caste ennemie quelques menus avantages, jusqu'à ce que, devenus assez nombreux et audacieux, ils profitent d'une guerre ou d'une crise économique pour décréter la grève générale insurrectionnelle et s'emparer des moyens de production. Ceci accompli, les syndicats organiseront le travail. Ce sera la République Sociale. Les « causes » fondamentales des douleurs humaines étant disparues, l'humanité progressera, dans la paix, la joie, le bonheur... Ici, le champ reste libre à l'imagination de chacun, permettant de composer à loisir des tableaux de félicité universelle qui, bien entendu, ne peuvent qu'être toujours fort au-dessous de la réalité ! Tel est à peu de variations près le boniment que les syndicalistes de tous poils et de tout acabit s'apprêtent à servir (avec beaucoup de conviction et de sincérité d'ailleurs) aux braves électeurs. Nous avons à le réfuter entièrement, point par point, sans rien en omettre. Et je dis que c'est chose très faisable.

Le problème à solutionner est celui-ci : transformer le milieu nauséabond, pour finalement instaurer un milieu social assurant à chaque individu le maximum de bonheur. C'est en somme notre objectif de réformateurs, et aussi celui des syndicalistes.

Posons donc la question de cette façon : Est-il logique, étant donné ce but, de compter sur la classe ouvrière pour ce travail de destruction et d'édification ?

Peut-on raisonnablement la croire capable de mener une telle entreprise à bonne fin ?

« Oui » disent les ouvriéristes (sans toutefois expliquer pourquoi). Non, leur répondrons-nous, et nous le prouverons :

La classe ouvrière a derrière elle tout un atavisme d'asservissement et d'exploitation. Elle est la plus faible des deux classes à tous les points de vue ; elle est surtout la moins intelligente, et c'est là la seule cause de son état d'assujettissement. Il est dans la logique de la nature que les plus forts dominent les plus faibles. En vertu de cette loi, les plèbes inconscientes et lâches, les foules imbéciles, crédules et peureuses ont été de tout temps spoliées par des minorités plus intelligentes, plus saines, plus audacieuses.

A présent, après dix-neuf siècles passés d'oppression, la différence entre les deux classes s'est accentuée considérablement. *Sous tous les rapports*, répétons-le une fois de plus, la science impartiale nous démontre l'infériorité de la classe ouvrière.

Eh bien, il est insensé de la croire capable d'organiser une société rationnelle. Les dégénérés, les esclaves héréditaires, les lamentables cohues de prolos que nous connaissons *de visu* sont incapables physiologiquement de vivre en harmonie.

Par conséquent : organiser la classe ouvrière en vue d'une transformation sociale, c'est perdre du temps et de l'énergie.

Par conséquent : sont fausses toutes les affirmations théoriques découlant de ce principe que la classe ouvrière peut et doit modifier le régime social.

Par conséquent : il n'est qu'une besogne urgente, utile, indispensable — celle qui en créant des individus enfin dignes

du titre d'hommes améliore petit à petit le milieu, — la besogne d'éducation et de combat anarchiste.

*

* *

Ceci établi à l'aide d'arguments strictement scientifiques et d'une impeccable logique, le principe même du syndicalisme étant démontré faux, passons à l'examen critique du mouvement syndical et voyons s'il confirme nos déductions. Il les confirme pleinement.

Remarquons pour commencer une contradiction saillante. Dans le but d'organiser une classe contre une autre, on invite les travailleurs à se grouper, en associations professionnelles. Or, les intérêts de diverses corporations sont souvent opposés, ce qui rend économiquement impossible la cohésion de classe, sur cette base du moins. Et ce qui occasionne un véritable gâchis...

Ensuite voyons les syndicats. Examinés avec un peu d'attention ils apparaissent, reproduisant à divers degrés les tares et les plaies de la société bourgeoise qu'ils ont paraît-il pour mission de détruire. Un syndicat est une miniature de la vieille société. Rouages administratifs sots et compliqués à plaisir, règlements restrictifs de l'initiative individuelle, oppression des minorités par les majorités veules, triomphe des médiocres à condition qu'ils soient doués de bagout et de roublardise, tout s'y retrouve — jusqu'aux parasites...

Voyons la tactique. Loin de combattre l'ordre social établi, il semble que les syndicats aient pour but de la sanctionner. Prétendument anti-étatistes, ils ne cessent de

batailler en faveur de telle ou telle loi — d'en demander telle autre, reconnaissant ainsi l'entité Loi et par corollaire l'entité État. Ils signent des contrats dûment légalisés et demandent, ces antiparlementaires, que ceci soit voté et ceci rejeté...

Dans leur organisation, ils rééditent la farce parlementaire, complète. Les pitres même ne font pas défaut. Délégation de pouvoirs, votes, décisions ayant force de loi, — et aussi les combinaisons à demi avouables, les compétitions personnelles, les querelles de cuisine, on peut retrouver dans la C.G.T. la transposition exacte quoique réduite des hideurs parlementaires.

Quant aux incohérences immanquables dans ce galimatias, elles passent du caractère tragique au caractère comique, par une série de gradations combien amusante à observer. C'est l'éclatante — n'est-ce pas, Clemenceau ? — victoire des Postiers, transformée quelques jours après en... trouvez vous-même le mot diplomatique. C'est la vaillante corporation du Bâtiment qui il y a quelques mois se laissait naïvement museler par un contrat collectif tout ce qu'il y a de plus... malin. C'est aujourd'hui la C.G.T. s'érigeant défenseur des garçons de banque, comme si les valets du Financier n'étaient pas en définitive aussi répugnants que le Financier lui-même. On pourrait sur ce thème aligner des colonnes.

Voyons les résultats. La C.G.T. aujourd'hui est batailleuse — en paroles plus qu'en actes, mais batailleuse tout de même. Des camarades enthousiastes partent de là pour nous promettre qu'à l'avenir sa force combative ira croissant pour finir par lui assurer le triomphe complet de ses revendications. Nous avons vu plus haut quelles raisons nous autorisent à en douter un peu — soyons modestes ! — Un

coup d'œil jeté sur les pays voisins nous sera à cet égard instructif.

A leurs débuts tous les partis, tous les groupements (voire tous les individus) sont combatifs. L'âge vient, l'embon-point et la sagesse aussi. C'est l'histoire de beaucoup d'hommes qu'il nous est permis d'admirer aujourd'hui hissés au faîte de la machine sociale, l'histoire des partis socialistes syndicaux. Très révolutionnaires au temps béni de leur jeunesse, les Trade Unions anglaises sont devenues ce que nous savons. Pareille chose arriva à beaucoup de syndicats allemands, arrive en ce moment au mouvement ouvrier belge qui perd toute énergie à mesure qu'il s'amplifie. En certains endroits des États-Unis, en Australie, en Nouvelle Zélande, en Angleterre, où les syndicats ont atteint leur apogée, ils ne sont arrivés qu'à créer une véritable caste d'ouvriers privilégiés, conservateurs, rangés sous l'égide protectrice de l'État, et ne valent guère mieux que les bourgeois plus officiels.

A voir évoluer les syndicats français, à observer les incohérences de la C.G.T., je ne crois pas qu'il soit possible de lui prévoir une destinée bien différente.

*

* *

Nous ne manquerons donc pas d'arguments lors des prochaines discussions. Car chacune de ces critiques prête à des développements intéressants et doit être étayée de preuves tirées de l'activité syndicale même — preuves dont il n'est pas difficile de trouver des charretées.

Notre œuvre critique ainsi comprise, reste à définir la partie positive, affirmatrice de notre propagande. Elle est claire et n'a pas besoin de longs développements : *faire des anarchistes*.

En parallèle avec ce tissu d'illogismes qu'est le syndicalisme et ce monument d'incohérence qu'est le syndicat, montrons comment par la transformation des Hommes se transforme la société ; comment à mesure que les Hommes deviennent plus sains, plus beaux, plus intelligents, plus instruits, l'air se fait respirable et la Vie apparaît admirable...

« Le salut est en nous » ! Montrons que le salut des Hommes est en eux-mêmes et que la route vers la Lumière leur est toute tracée, s'ils veulent faire un effort pour se dégager des vieux mensonges... Montrons, telle qu'elle doit être dans son intransigeance féconde, l'action anarchiste !

Et je ne saurais mieux terminer que Lorulot l'autre semaine :

« Et maintenant... à la besogne ! »

LE RETIF

l'anarchie, N° 255, 24 février 1910.

La Tyrannie Ouvriériste

Anarchiste, je n'aime pas la discipline. Et de tous côtés je n'entends parler que d'obéir, que de se soumettre...

Chacun de mes pas me fait rencontrer l'autorité et je ne peux tenter un geste sans qu'intervienne une nuée de tyrans ou de dominateurs. Bien fastidieuse serait l'énumération de toutes les servitudes qui cherchent à m'enchaîner. Nous ne les connaissons que trop les geôles militaires, religieuses sociales ou patronales, dont nous ne parvenons à nous enfuir qu'au prix de tant d'efforts et en surmontant des difficultés si nombreuses et si graves.

L'autorité naît de la bêtise humaine, avons nous dit souvent. C'est l'ignorance, la stupidité, les préjugés divers qui la rendent possible. Effectivement, l'autorité peut changer de forme, elle modifie son aspect, mais elle subsiste aussi longtemps que durent les sottises qui l'engendrent. Ainsi des disciplines nouvelles viennent remplacer les tyrannies d'autrefois.

Au premier rang, c'est la discipline ouvrière, l'autorité prochaine de la classe prolétarienne, de ce quatrième état que représentent les producteurs aux mains calleuses, fétichistes du travail... Et nous n'exagérons nullement lorsque nous disons que la tutelle ouvrière sera vraisemblablement plus brutale, plus féroce, plus grossière que celle de la bourgeoisie. Elle sera plus étroite, plus inquisitoriale, imprégnée d'une mentalité plus stupide encore et plus fanatique. Car il est évident que le fanatisme est en raison directe du manque de culture et de l'infériorité intellectuelle.

Certains camarades crient à l'exagération lorsque les individualistes s'insurgent contre la tyrannie syndicaliste. Les événements ne justifient-ils pas chaque jour nos critiques ?

Déjà, il est impossible de trouver du travail dans certaines corporations, sans être syndiqué. Les organisations ouvrières exigent des patrons qu'ils n'emploient plus que des ouvriers appartenant au syndicat de leur corporation. Souvent les patrons s'inclinent devant cette prétention, dont au fond ils se moquent, parce qu'elle n'atteint pas leurs privilèges parasites.

Et l'on a pu voir à maintes reprises, le délégué syndical parcourir le chantier ou l'atelier pour demander aux nouveaux embauchés leur carte syndicale. Ceux qui effectuent cette véritable besogne policière osent se déclarer révolutionnaires, voire libertaires ! Quelle différence pouvons nous faire entre les policiers syndicalistes et les gendarmes bourgeois arrêtant le chemineau sur la route, pour lui demander ses papiers ? La sanction est la même, dans les deux cas. Celui qui ne peut exhiber de papiers ou de cartes, dûment estampillés, voit s'abattre sur lui la colère des embrigadeurs et des officiels. Si les meneurs syndicalistes ne fourrent pas en prison le réfractaire à leur organisation, c'est parce qu'ils n'en ont pas la possibilité. Mais cela viendra, du moins ils l'espèrent...

En attendant, ils rossent copieusement le non syndiqué, parfois avec sauvagerie, ils le maltraitent... pour lui apprendre à reconnaître les bienfaits de l'organisation. Ils agissent de même à l'égard de celui qui n'abandonne pas immédiatement le travail, lorsqu'ils en ont donné l'ordre. Ils ne connaissent pas d'autres procédés de discussion et de persuasion que la brutalité la plus sauvage.

Il est des cas où certes l'action directe des syndiqués est amplement justifiée à l'égard des « jaunes » avachis, couards, rampants, aptes aux plus sales besognes et plus dangereux que les patrons et les policiers. Ceux là sont des ennemis. Ils nous écrasent et nous sommes amenés à les frapper, dans certaines circonstances et pour des actes bien déterminés. Mais la tyrannie syndicale ne se contente pas de lutter contre les souteneurs avérés du patronat, elle frappe aveuglement tous les indépendants, tous ceux qui n'acceptent pas ses lois et qui fréquemment n'en combattent pas moins, bien au contraire, l'omnipotence patronale. Car, nombreux sont les syndiqués rouges qui sont plus résignés que des renards. La majorité de ces rouges est docile et honnête, soumise au patron et à la loi, tandis qu'il se trouve certainement des non syndiqués plus conscients et plus fiers.

Au contraire, nos syndiqués vont chaque jour trouver le patron pour lui demander de chasser le non syndiqué. Ainsi le patronat et le syndicat se mettent d'accord contre le réfractaire, l'insoumis. « Ah ! tu ne veux pas te solidariser, faire comme les autres, te mettre en carte. Eh bien tu crèveras de faim, nous te jetons sur le pavé et nous ferons en sorte que tu ne puisses louer tes bras, à moins que tu ne viennes prendre ta place dans notre troupeau... »

Ce spectacle suffirait à montrer la valeur révolutionnaire du syndicat, se coalisant avec l'exploiteur, avec le capitaliste pour réduire à merci, par la famine, l'ouvrier qui ne veut pas emboîter le pas et qui, consciemment ou non, prétend garder son autonomie. Discutez avec lui, cherchez à le convaincre, c'est votre droit. Mais n'est ce pas ouvrir la porte aux plus légitimes représailles que le frapper et l'affamer ? Toutes les

tyrannies susciterent des révoltes à travers les siècles et contre la discipline imbécile et violente des syndicats, il faudra bien que par tous les moyens, l'on se dresse...

*

* *

Lancés dans cette voie, nos syndicalistes ne peuvent désormais s'arrêter. Ils vont de mieux en mieux et l'une de leurs plus importantes fédérations vient de décider que désormais la lecture du journal quotidien de la C. G. T. (*la Bataille Syndicaliste*) serait rendue obligatoire.

La discipline ouvrière n'a décidément rien à envier à celle de nos dirigeants. Ceux-ci ne nous violentent pas toujours aussi durement...

Cette tactique fait songer à *l'Index* catholique. Tel et tel livre sont interdits. Autrefois on brûlait et le livre et l'auteur, en place publique. Sans aller jusque là, les syndiqués casseraient volontiers la gueule à ceux qui se permettent de ne pas s'agenouiller devant leurs sacrés principes et de ne pas s'agenouiller au culte imbécile de la classe ouvrière.

De gré ou de force, il faudrait donc que chacun ingurgite la prose des Jouhaux et des Griffuelhes. Ce sera obligatoire, sous peine de passer à la chaussette à clous. N'allez pas vous aviser de préférer une quelconque feuille bourgeoise à la terne et stupide publication syndicale. La répression serait implacable.

Les plus ignorants sont évidemment les plus fanatiques. C'est peine perdue que vouloir leur faire apprécier une argumentation. Ils obéissent avec une servilité effrayante au plus

dogmatique esprit de classe. Celui qui n'est pas syndiqué, est à détruire, serait ce un homme clairvoyant, raisonnable, indompté. Et d'autre part, celui qui fait partie du syndicat est un frère, même lorsqu'il se révèle comme un alcoolique, un résigné, un inconscient. Voilà la logique du troupeau syndicaliste, aussi absurde que celle de tous les troupes. Elle découle d'un aveuglement véritablement religieux, qu'il nous faut combattre si voulons libérer « l'individu » des entités au nom desquelles on l'écrase.

Où s'arrêteront nos tyranneaux ? Est ce que nous nous révoltons contre la trique républicaine, contre l'inquisition papiste, contre les férules capitalistes et autoritaires pour tendre les côtes sans murmures, aux coups de fouet syndicalistes ? Fouet que manient les quelques roubards assez astucieux pour berner les imbéciles, dont la bêtise fait, dans ces milieux comme partout ailleurs, la fortune de ceux qui les dirigent.

Bientôt nous ne pourrons plus lire ce que bon nous semblera, nous ne pourrons plus penser autrement qu'il ne sera permis de le faire par l'évangile cégétéiste, nous ne pourrons dire un mot ni faire un geste sans la permission du secrétaire ou du délégué du syndicat. Nous serons pourchassés, frappés, jetés sur le pavé et tous les moyens seront employés pour réduire notre indépendance. Et nous n'essaierons pas de combattre cet autoritarisme ?

Une réaction est évidemment nécessaire. Elle commence à se faire sentir et quoique ceux qui l'accomplissent, ne soient pas toujours bien intéressants, il nous est difficile de nous élever contre eux. Chassé de son travail par un tyranneau syndicaliste, un ouvrier ne peut-il se retourner contre celui-ci,

le frapper comme il frapperait une bourrique préfectorale ou contre un maître hargneux ? Rappelons-nous les anarchistes Spano et [?]teau qui frappèrent leurs employeurs pour les avoir chassé de l'atelier. Nous les avons [*mot illisible*] et soutenu, nous avons proclamé la légitimité de leur acte de révolte. Ce qui est logique à l'égard d'un valet du patronat ou à l'égard du patron lui-même ou de ses représentants, deviendrait-il monstrueux à l'égard d'une brute syndicaliste à la moralité bornée et ne connaissant d'autres arguments que les coups décernés en faveur de dogmes auxquels il ne comprend rien et que tous ont pourtant le droit de discuter ?

Contre toutes les tyrannies, la révolte de l'individu est non seulement justifiée, mais nécessaire et désirable. L'équivoque ancienne tend à disparaître entre le syndicalisme et l'anarchisme. Le fossé se creuse entre ces deux doctrines si profondément antagonistes et contre les dominateurs ouvriéristes de demain, inévitablement l'anarchiste entrera en bataille...

HAEL

[Pseudonyme d'André Lorulot]
l'anarchie N° 322, jeudi 8 Juin 1911